

Adieu, chère épicerie...

Autor(en): **Perrochon, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **10 (1980)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829819>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Voulez-vous le rogner encore un peu? dit enfin le client énigmatique en tendant le Borsalino.

Une troisième rondelle est débitée. Celle-ci plus mince, plus parcimonieuse et coupée moins gaillardement que les autres. Si le chapeau allait me rester pour compte songe avec crainte le marchand.

Troisième essai. Longs regards devant le miroir. Silence. Méditation. On entendrait voler une mouche. Le Monsieur pose enfin la glace à main sur le guéridon, prend le portemonnaie dans la poche de son gilet, paie le marchand et sous le dais de son couvre-chef il se dirige vers la sortie. Le chapelier ouvre la porte du magasin (Faut-il sourire?... Non, restons digne) et il s'incline avec lenteur.

L'étudiant marche dans la Kalverstraat. Il se regarde furtivement dans les vitrines. Que de monde dans cette rue! On y est bien bousculé. Une jeune fille très pressée se faufile entre les passants et court à petits pas rapides. C'est curieux comme les femmes savent bavarder durant des heures pour ne rien dire et se ruent ensuite, affolées pour rattraper le temps perdu. La jeune fille arrive sur l'étudiant, heurte brutalement le Borsalino qui se pose tout de guingois sur le visage du futur pasteur.

— Oh! pardon... dit la nymphe agitée dont la course a été arrêtée net par la conjonction imprévue.

— *Als't U belieft* (ce qui est en néerlandais la phrase de politesse) murmure avec confusion le jeune homme qui ne sait plus en l'occurrence s'il doit prendre le chapeau à la main ou le replacer sur son socle crânien. Mais la nymphe a déjà disparu et le cas se trouve simplifié.

L'étudiant poursuit sa route et monte dans un autobus. Comme le Borsalino prend bien le vent et reste ferme à son poste cela invite à demeurer sur la plate-forme. Le jeune homme se tient là, rigide, avec le meuble tout neuf qu'il porte sur la tête et auquel il va falloir s'accoutumer pour éviter les heurts. On n'en est pas encore aux tutoiements, à la douce intimité que l'on a avec un vieux chapeau qui a longtemps vécu avec vous, que vous connaissez bien et qui vous connaît bien.

Le jeune théologien doit faire une visite dans un quartier excentrique d'Amsterdam. Au point terminus de la ligne de l'autobus il descend et s'engage dans une rue presque déserte. Il marchait depuis un moment quand il aperçoit, assez loin devant lui, un

gamin d'aspect minable, flânant, les deux mains dans les poches de son pantalon bouffant, tout rapiécé. L'enfant semblait attendre quelqu'un ou quelque chose; il s'arrêtait, puis, hésitant il reprenait sa marche.

«Un gosse misérable» pense tout de suite le futur pasteur au cœur sensible. Il a faim peut-être. Milieu sordide, cela ne fait aucun doute. Il a l'allure craintive, timide, effrayée qu'ont tous les infortunés. On ne s'y trompe pas.» L'enfant s'approche. Arrivé à quelques pas de distance, le gamin s'arrête.

«Il va me demander l'aumône. Pauvre petit! Il a l'air d'une bête traquée!» L'étudiant soupire, écrasé une fois encore par la lourde tâche qu'il prévoit dans sa vie. A son tour il s'arrête:



(Dessin de Gabrielle Gediking-Ferrand).

l'enfant est là, à ses côtés, tout petit, tout frêle, qui redresse un peu la tête, qui l'avance vers le Monsieur, comme un petit oiseau tendant la tête hors du nid, qui lève la main droite et l'index et qui murmure tout bas d'une voix sourde:

— *Heb-je je hoed...*

«Je ne comprends pas un mot de ce qu'il dit» pense l'étudiant. Et mettant sa main en corne autour de l'oreille, il s'incline, penche la tête aussi bas qu'il peut vers l'enfant, lequel scandant les mots avec son petit index, chante d'une voix très douce la chanson alors en vogue dans toute la Hollande:

*Tu as reçu ton chapeau
Du Bureau de bienfaisance
Et tu es furieux, n'est-ce pas
Que moi je le sache.*

Et de s'enfuir en s'esclaffant!

G. G.-F.

Adieu, chère épicerie...

par Louis Perrochon

Ce 30 juin 1980, l'épicerie Pahud a fermé à tout jamais sa porte, et, pour ce village, c'est un événement triste qui fait mal aux anciens. Nous l'avons toujours vue (une date 1899) et cette fermeture fait revivre tout un passé.

Quand nous étions gosses, nous allions souvent admirer la vitrine débordant de choses merveilleuses, surtout pendant les fêtes de fin d'année: pour les filles, poupées qui ouvraient et fermaient les yeux (elles ne faisaient pas encore pipi, ni ne disaient maman-papa), pour les garçons, trompettes brillantes et tambours vernis; les tasses, les pots, la belle vaisselle étaient décorés, on reconnaissait l'église, l'école du village. On achetait de la cassonade, des châtaignes pour quelques centimes jaunes, d'énormes pains de sucre qu'il fallait casser avec un marteau. Les rayons débordaient de marchandises, paquets, pots, boîtes, bouteilles, écheveaux de laines bariolées, sans oublier les allumettes souffrées qui nous prenaient à la gorge.

Le drame du pétrole n'existait pas, mais les enfants Pahud descendaient chaque semaine à la gare, avec un char à bras, chercher 20-30-40 burettes du précieux liquide nécessaire aux lampes de l'époque. Il y avait les «tubes» qui se brisaient facilement et qu'il fallait nettoyer souvent quand ils étaient noirs. Le cirage était dans des boîtes en bois ovales; les enfants qui ciraient les souliers de la famille s'en souviennent... il fallait cracher dessus pour le faire briller un tout petit peu!

Et puis le magasin s'est modernisé, on a acheté un grand «frigo», des machines à mouder le café, à râper le fromage, une caisse enregistreuse, on a fait venir bananes, fraises, salades hors saison, bref, il a fallu s'adapter, avec «self-service» et tout et tout. Quand il faut compter avec la concurrence, les grandes surfaces, les camions de la Coop ou de la Migros, on ne peut pas vivre de souvenirs et faire du sentiment...

Le magasin de Bercher a fermé sa porte, l'épicerie a vécu.

Merci Mesdames Pahud de nous avoir servi avec tant de gentillesse durant ces 80 ans. Nous ne vous oublierons pas, mais la page est tournée, la porte reste fermée.

L. P.